

minimum, sauf les exceptions déjà mentionnées et les salariés tombant sous une autre ordonnance. Son champ d'application est très étendu, ses taux de salaires, très bas.

L'ordonnance générale fixe, pour tous les ouvriers expérimentés, un minimum de \$0.70 de l'heure dans la zone I et de \$0.64 dans la zone II. L'ordonnance n° 40, relative aux hôtels, restaurants, etc., détermine les mêmes taux pour les chauffeurs de véhicules automobiles et les mécaniciens de machines fixes relevant de sa juridiction; aux autres salariés expérimentés des établissements qu'elle régit, elle n'attribue qu'un minimum de \$0.64 et de \$0.60. D'après l'une et l'autre, les garçons de bureaux, les messagers, les chasseurs dans les hôtels, les cirieurs de chaussures, les étudiants et, en général, tous les salariés à l'essai pour une période n'excédant pas six mois n'ont droit qu'à \$0.56 de l'heure dans la zone I, et à \$0.52 dans la zone II.

Les salariés préposés à la surveillance constante d'un établissement doivent recevoir \$40 par semaine dans la zone I et \$35 dans la zone II s'ils sont logés gratuitement sur les lieux mêmes de leur travail. Quant aux concierges, l'ordonnance n° 40 leur accorde de \$85 à \$105 par mois, selon les conditions de logement.

Enfin, en vertu de l'ordonnance n° 3, les salariés auxquels s'applique la Loi du salaire minimum — sauf plusieurs exceptions: les employés des corporations municipales et scolaires, les travailleurs à domicile, les concierges de maisons de rapport, les préposés à la surveillance constante d'un établissement logés gratuitement sur les lieux — ont droit, après une année de service continu, à une semaine de vacances payées, sans qu'il soit permis de remplacer le congé obligatoire par une indemnité compensatrice.

## LE SALAIRE MINIMUM

Avec cette série d'ordonnances, quel est, en définitive, le salaire minimum au Québec? qui affecte-t-il? On peut ajouter la question capitale: faut-il le modifier?

### Ce qu'il est

En simplifiant un peu les données et en laissant de côté le cas particulier des exploitations forestières, on peut reconnaître deux catégories principales. Pour les ouvriers des scieries et des entreprises connexes, autant que pour les salariés des corporations municipales et scolaires rémunérés à l'heure, le salaire minimum des employés inexpérimentés se situe autour de \$0.75 de l'heure, celui des ouvriers réguliers, autour de \$1 de l'heure.

Pour la grande masse des ouvriers que protège la Loi du salaire minimum — c'est-à-dire pour ceux qui sont régis par les ordonnances n° 4 et n° 40 — le salaire minimum légal va de \$0.52 à \$0.70 de l'heure. Comme il y a, dans ces industries, un roulement considérable de main-d'œuvre, on ne peut négliger les taux les plus bas puisque ce sont eux qui s'appliquent durant les premiers six mois d'emploi.

### Qui atteint-il?

Le nombre d'ouvriers assujettis à l'ensemble des ordonnances doit dépasser légèrement le million. Parmi eux, quelle proportion reçoit un salaire substantiellement plus élevé que le salaire prescrit? Combien reçoivent tout juste le minimum requis ou une rémunération plus élevée seulement de quelques sous? Combien enfin n'obtiennent même pas le minimum?

Chaque année, la Commission reçoit de 5,000 à 6,000 demandes d'enquêtes, soit 3,000 cas de plaintes ou griefs et presque autant de cas de jeunes travailleurs de 14 et 15 ans, portés automatiquement à sa connaissance par les services

du ministère du Travail. A l'occasion de chacune de ces enquêtes particulières, la Commission vérifie la rémunération de tous les salariés des entreprises en cause. Dans leurs interventions, les inspecteurs considèrent ainsi annuellement les dossiers de près de 300,000 salariés. Pour plus de 15,000 d'entre eux (5 à 10%), la Commission effectue des réclamations, dont le montant global dépasse \$300,000, ce qui donne une moyenne d'environ \$20 par salarié lésé. Dans peut-être les deux tiers des cas, cependant, il s'agit de remboursements pour des congés non payés et pour du temps supplémentaire qui n'a pas été rémunéré à taux et demi. Par rapport aux adolescents, la proportion des infractions est plus élevée (au delà de 15%) et les réclamations pour violations des taux de salaires sont beaucoup plus importantes que pour vacances non payées; dans l'ensemble des cas de salaires, les jeunes ne touchent, en moyenne, que \$0.48 de l'heure.

Quelle est la situation des salariés que les inspecteurs n'atteignent pas? Si on juge de l'ensemble par les 300,000 dont on vérifie les gages chaque année, il faut conclure, fort heureusement, que la proportion de ceux qui gagnent moins que le salaire minimum est faible. Il demeure significatif, cependant, que dans un pays prospère, quelques milliers d'ouvriers et d'ouvrières reçoivent moins que \$0.70 ou même \$0.52 de l'heure.

Mais combien gagnent tout juste ce qu'impose l'ordonnance ou à peine davantage? Ici on ne peut faire que des hypothèses. D'après le recensement de 1961, les gains moyens des salariés du Québec étaient alors d'environ \$3000 par année<sup>2</sup>. Mais il s'agit là d'une moyenne générale incluant tous les salariés dans toutes les industries. Dans bon nombre d'occupations et d'industries régies par le salaire minimum, la moyenne des gains annuels est plutôt, pour les hommes, de \$2000 à \$2500, pour les femmes, de \$1000 à \$1500. Il est vrai qu'un tiers des hommes et la moitié des femmes dans ces catégories n'ont pas travaillé 1400 heures au cours de l'année 1960-1961 et qu'un nombre d'heures réduit relève d'autant la moyenne horaire. Par ailleurs, la répartition des salaires se faisant à peu près selon la courbe de distribution normale, on doit conclure que la moitié des ouvriers et des ouvrières en cause gagnent *moins* — et des dizaines de milliers d'entre eux beaucoup moins — que \$2500, \$2000 ou même \$1500 par année.

Ces chiffres appuient l'impression générale qu'un grand nombre de travailleurs de chez nous ne gagnent guère plus que le salaire minimum légal. La crainte de nombreux employeurs à la pensée qu'on pourrait hausser substantiellement les présents minima confirme, pour sa part, la même observation.

### Faut-il le modifier?

Peu de personnes hésiteront à conclure qu'il faut, de toute urgence, hausser le niveau du salaire minimum au Québec. En fait, les ordonnances principales, 4 et 40, n'ont pas été modifiées depuis plus de quatre ans. Toutes les provinces canadiennes, sauf deux ou trois des provinces maritimes, ont des normes plus élevées que le Québec, la Colombie britannique et l'Ontario ayant déjà atteint ou dépassé \$1.00 dans nombre de cas. Par contre, les répercussions économiques d'une augmentation trop brusque sont telles qu'il faut procéder par étapes.

Nous tenterons, dans un prochain article, d'éclairer davantage le problème.

2. Il n'est pas possible de tirer une moyenne horaire de ce chiffre parce qu'on ignore le nombre d'heures de travail fournies pendant la même période. Si chacun avait travaillé 2000 heures (40 heures durant 50 semaines), le salaire horaire moyen aurait été de \$1.50.

# À quand l'"Église des pauvres"?

Jacques COUTURE, S. J.

DANS LE CONTEXTE RELIGIEUX QUÉBÉCOIS, il n'est pas facile d'aborder le sujet de la pauvreté évangélique.

On sent un malaise évident. Cette simple question: « L'Église est-elle liée aux riches? », suffit pour éveiller toutes sortes de mauvaises consciences. Certains voudront tenter de prouver à tout prix que nous vivons, nous aussi, chrétiens du Québec, l'Évangile des pauvres et que notre ministère auprès d'eux est largement suffisant. Qu'en est-il vraiment? Sommes-nous l'Église des pauvres? A la lumière du Concile, s'interroger là-dessus devient un devoir impérieux et urgent quoique, de tous temps, le Christ de Bethléem et de Nazareth, venu pour « évangéliser les pauvres », n'ait cessé d'interpeller chacun des chrétiens pour lui demander: « Vis-tu selon la pauvreté évangélique? Ton engagement est-il, *d'abord*, pour les plus petits du Royaume, pauvres et malheureux? ». Notre chrétienté du Québec doit, elle aussi, accepter humblement d'être mise en question et de saisir toutes les occasions de voir plus clair dans ce domaine.

### Simple témoignage

Dans cet esprit, nous croyons de notre devoir d'apporter un modeste témoignage personnel. Document de vie limité, mais, semble-t-il, significatif d'un milieu et d'une situation. A notre avis, ces choses méritent d'être connues si elles sont l'écho de souffrances qui ne peuvent s'exprimer et si elles peuvent contribuer à une prise de conscience collective, susceptible d'apporter une réponse à ces souffrances.

Avec deux étudiants ecclésiastiques, j'ai vécu presque deux mois dans un logement typique d'un milieu assez pauvre de Montréal. Une rue du bas de la ville, entourée de manufactures, avec sa population dense, un quartier nettement ouvrier. C'est à la suite de plusieurs années de travail apostolique auprès de familles pauvres que j'ai obtenu la permission d'un séjour au milieu de ces gens. Un tel séjour n'a fait que confirmer la justesse d'observations qu'avec bien d'autres, je n'avais cessé d'enregistrer sur le sujet. On m'excusera de les livrer en vrac, sans apporter les nuances nécessaires qui, sans doute, s'imposeraient si l'on voulait tenir compte de la complexité de l'ensemble social de l'Église. D'autres feront mieux le travail. Pour le moment, il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître, telles quelles, les réactions d'un milieu défavorisé face à la réalité ecclésiale, ses impressions et ses sentiments à cet égard, et, du même coup, les réflexions qui nous viennent à l'esprit en nous interrogeant sur la mission évangélique de l'Église et sur son comportement actuel vis-à-vis de cette classe sociale.

Quelques indications sur ce milieu où nous avons vécu: familles de petits salariés, un certain nombre de chômeurs. Plusieurs parents irresponsables ou dépassés par des problèmes trop accablants. L'alcool est une ruine pour plusieurs d'entre eux, et l'on boit parce qu'on ne trouve pas de solutions à des problèmes plus profonds. Milieu passablement dégradant. Les conditions matérielles souvent pénibles engendrent toutes sortes de déviations qui perturbent le climat familial. Seules les familles chanceuses, pourvues de parents exceptionnels, émergent. Celles-ci ont à relever un défi redoutable et on ne peut imaginer la dose de courage et d'abnégation requises chez certaines mamans et certains pères de famille. Beaucoup ont admis que le quartier s'est détérioré assez rapidement depuis quelques années. Il est difficile d'en déceler les causes

exactes mais nous estimons que l'évolution du comportement religieux doit entrer en ligne de compte. Occasion de s'interroger sérieusement sur l'attitude des communautés paroissiales devant ce phénomène et sur le témoignage qu'elles apportent dans le milieu.

### Quelle présence de l'Église?

Les gens de ce milieu se disent catholiques. Un bon nombre semblent continuer à pratiquer. Ce qui est inquiétant, c'est ceci: plus on est pauvre, moins on pratique et moins, aussi, l'Église révèle aux yeux des pauvres sa vraie signification. De quelle façon celle-ci leur est-elle présente? Le plus souvent, à travers des institutions de bienfaisance. Il faudrait écrire longuement là-dessus car ces organisations sont parfois loin d'être appréciées comme certains le souhaiteraient. Disons-le franchement: ces secours d'ordre matériel viennent trop « de l'extérieur » sans qu'existe, au préalable, le contact humain, fraternel, qui permet d'accepter la charité sans se sentir inférieur et dégradé. On peut s'aider entre amis sans inconvénient, mais recevoir de gens lointains ou peu intégrés dans le milieu de vie, voilà ce qui, à la longue, devient irritant et frustrant. Pour quantité de pauvres, l'Église fait figure de « vache à lait » paroissiale, la mère de bienfaisance qu'on estime en proportion des secours reçus mais, à qui, en définitive, on finit par en vouloir, à cause de sa tutelle gênante et trop anonyme.

Et comment l'Église peut-elle se présenter avec le doux visage du Christ dans un contact fraternel, personnel, chaleureux, sinon par la médiation du ministre de Jésus-Christ qui est là pour le prolonger et le donner? On peut rencontrer l'Église comme institution puissante et présente aux grands événements de la vie, mariage, funérailles, dispensatrice de secours, et on peut manquer l'essentiel qui est la rencontre irremplaçable du Christ à travers des personnes qui le parlent et le vivent. Or, pour rencontrer les hommes et leur proposer son salut et son amitié, le Christ s'est totalement « incarné » dans le milieu qu'il voulait évangéliser. Une Personne capable de rencontrer l'autre, quel qu'il soit, dans un climat d'échange vrai, et non pas une sorte de fausse condescendance. En bien des quartiers pauvres, il n'y a aucun doute que l'Église apparaisse presque uniquement comme « institution » et non comme présence chaleureuse à travers son prêtre, « incarné » dans la réalité du milieu. Combien de chrétiens semblent des brebis sans Pasteur auxquelles un Berger éloigné envoie de temps à autre un délégué attiré! Il n'est pas question de mettre en doute le travail et le zèle du clergé local. Seules les structures paroissiales sont en cause. Que de prêtres n'avouent-ils pas se sentir liés à un système qui ne favorise guère le contact journalier, fraternel et au niveau de la vie quotidienne!

Les hommes ont besoin de signes visibles, présents devant eux. Ils percevront l'Église selon le visage qu'elle présentera: puissante organisation ou institution de charité ou communauté vivante, présente dans le décor quotidien. Pour les masses de quartiers populaires, l'Église, c'est le presbytère, les couvents, les œuvres de toutes sortes et ce grand temple religieux où ils vont pour les messes et cérémonies spéciales. Comme tout ce monde paroissial se situe le plus souvent dans un cadre passablement différent de celui de leur vie quotidienne, on ne s'étonnera plus que cette Église leur apparaisse

étrangère. Qu'a-t-elle de commun avec cette vie bruyante et animée des rues achalandées, aux logements exigus et surpeuplés? D'un côté, ces presbytères isolés, tout enveloppés de gravité et de silence, cette église parfois immense qui se projette dans une atmosphère infiniment éloignée du quotidien vécu, et de l'autre, ce terre-à-terre d'une existence laborieuse et pénible, plongée dans le bruit et la fièvre. Cela fait des chrétiens déracinés, le lien avec l'Église devient de plus en plus lâche et perd son sens.

Toute tentative pour franchir ces barrières sociales est accueillie avec enthousiasme. Des petites Sœurs qui s'installent en plein quartier pauvre sont toujours reçues avec grande joie quand on s'aperçoit qu'elles viennent vraiment vivre le quotidien de tous, dans une maison comme les autres. Signalons aussi les efforts remarquables de plusieurs prêtres qui multiplient les contacts simples et amicaux avec les foyers les plus dépourvus. Quant à notre séjour d'été dans un quartier pauvre, je ne saurais dire à quel point il nous semble révélateur. Beaucoup s'étonnaient que des hommes d'Église puissent vivre simplement et fraternellement avec eux. Rapidement insérés « dans le paysage », il s'est développé envers nous une certaine familiarité que j'oserais appeler tout simplement chrétienne. Toute la différence du monde avec cette fausse gêne que des personnes éprouvent en face d'un monsieur - prêtre - endimanché - en - beau - clergy - noir et qui vient « d'ailleurs ». Notre plus riche découverte, ce fut de retrouver la saveur évangélique d'une vie simple, partageant celle des gens d'alentour. Échange de services, contacts vrais dans un cadre qui était aussi le nôtre, possibilités nombreuses de témoigner d'une amitié qui ne risquait pas d'être interprétée comme sollicitude intéressée ou condescendance quelconque. Notre présence, peu à peu, pouvait révéler son véritable sens: à travers notre modeste équipe, c'est le Christ qui venait vivre au milieu des « petits du Royaume », c'est le Christ qui voulait rayonner sa bonté dans un coin moins favorisé de notre ville.

Les hommes cherchent le Christ, et le pauvre a des antennes spéciales pour le découvrir. Il a, en lui, une attente et une disponibilité peu ordinaires. Un ministre du Christ, « incarné » au milieu d'eux, des hommes consacrés, envoyés par l'Église, unis chaque jour autour de la Table du Seigneur, dont l'unique raison d'être est de témoigner l'Amour qu'ils ont reçu: quel attrait nouveau cela ne soulève-t-il pas chez ceux qui, depuis toujours, inconsciemment, recherchent leur Sauveur, Jésus pauvre qui les aime?

### La place des pauvres dans l'Église

Au début de notre séjour en quartier populaire, nous avons senti l'étonnement des familles voisines. La raison principale? Ils étaient surpris que des « hommes d'Église » s'installent parmi eux et manifestent à leur égard un intérêt spécial. Un prêtre et des candidats au sacerdoce dans un de leurs logis d'infortune! En général, les moins favorisés, les « prolétaires » de toutes espèces n'ont pas l'impression d'être très considérés dans l'Église. Que de fois entendons-nous ce reproche: « Votre Église est liée avec les riches, les bourgeois et les intellectuels. » Jusqu'à quel point cette affirmation est vraie, il n'est pas aisé de le dire. Mais on ne court pas grand risque de se tromper en avouant, en tout cas, que les pauvres n'ont pas la première place, qu'ils ne se sentent pas tout à fait chez eux dans la communauté chrétienne. Plusieurs d'entre eux disent ouvertement que tout semble organisé pour les plus influents, les « bienfaiteurs » de toutes sortes et qu'on ne tient pas tellement compte d'eux. Face à l'Évangile et au Christ Pauvre, il est permis de se poser quelques questions: Quelle est la place du plus pauvre dans la paroisse? Quelle attitude avons-nous en face des secteurs les plus abandonnés? Par qui sont menées les organisations chré-

tiennes? Que faisons-nous pour accueillir ceux qui n'ont que leur cœur et leur bonne volonté pour toute richesse? Dans nos hôpitaux catholiques, les choses sont-elles organisées de telle sorte qu'il n'y a pas acception de personnes, que nous traitons pauvres et riches comme des personnes également respectables? N'est-ce pas une occasion spéciale de choyer les membres les plus précieux de l'Église? Est-ce que tout l'effort catéchétique et liturgique s'oriente de façon spéciale pour les milieux des « petites gens », les préférés de Jésus?

Nous ne reviendrons pas sur cette célèbre question des classes de mariage et de funérailles. Le fait est significatif d'une certaine mentalité. Les pauvres n'ont-ils pas raison de croire que les riches sont les plus favorisés dans l'Église puisque c'est pour eux que l'on organise les plus belles cérémonies aux événements importants de la vie? Logique évangélique, ces places de banc payées, ces cloches de baptême à cinq et à deux dollars, ces messes de minuit à cinquante cents, ces tableaux de « bienfaiteurs » sur les murs et dans les bulletins paroissiaux? Petits détails? C'est justement ce genre de petits détails qui est le plus significatif. Ils trahissent ce fait que les plus « considérés » ne sont pas les pauvres de Jésus-Christ.

C'est vraiment un choc d'importance, de réaliser, isolé au milieu des pauvres, à quel point tout le monde ecclésial, dans son ensemble, n'est pas compromis sérieusement avec la classe des petits et des humbles. Et pourtant, selon l'Évangile, c'est cette classe sociale qui devrait être choyée par l'Église, entourée de soins spéciaux. Dans le « Royaume », les « derniers » ne doivent-ils pas devenir les « premiers »? Les exigences profondes du christianisme imposent un changement radical des mentalités, une vision nouvelle des hommes, des choses et des structures sociales. Selon le Christ, le pauvre et le malheureux, voilà celui qui doit nous être le plus cher. Aimer son prochain selon la parabole du Bon Samaritain, c'est « devenir le prochain » de celui qui gît dans le fossé, le relever, le soigner, en faire son ami. En vérité, nous devons tous être les serviteurs des plus petits de nos frères. L'inégalité de biens matériels et de puissance est une raison nouvelle pour manifester plus d'amour et de service. « Quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. » (Jésus.) « Gardez-vous de toute considération de personnes... Supposé qu'il entre dans votre assemblée un homme portant au doigt un anneau d'or et somptueusement vêtu, et qu'il y entre aussi un pauvre en habits sordides, si vous regardez celui qui porte le brillant costume et lui dites: « Veuillez vous asseoir ici, à cette belle « place », tandis que vous dites au pauvre: « Toi, reste debout » ou « Va t'asseoir au pied de mon escabeau », n'introduisez-vous pas des distinctions entre vous, et ne devenez-vous pas ainsi des juges aux calculs pervers? » (Épître de saint Jacques.)

\* \* \*

Point n'est besoin d'insister. Nous savons tous qu'il y a un effort important à tenter pour que l'Église devienne la grande Maison des pauvres, la patrie des malheureux et des petits, qu'ils y soient accueillis avec un infini respect et avec une attention toute particulière. Ils sont les frères bien-aimés du Christ. Nous avons ce devoir redoutable de témoigner de cet amour de prédilection du Christ pour les pauvres de ce monde. Et pour qu'ils soient « chez eux » parmi nous, ne faut-il pas nous incarner dans leur réalité quotidienne, devenir, à notre tour, les « pauvres » de Jésus-Christ? Danilo Dolci, un de ceux qui, en dépit de ses outrances, a compris les exigences de l'Évangile des pauvres, énonce des principes de révolution sociale qui mettent en vive lumière les données fondamentales de tout christianisme authentique. En voici

quelques-uns que nous pourrions emprunter avec profit pour notre incessant travail de conversion évangélique:

— « Il faut œuvrer pour construire une société qui appartienne véritablement à tous. »

— « Il faut commencer par s'occuper des « derniers » avec tendresse et attention. »

— « Il faut donner aux humbles les choses les plus élevées. »

## Les chances d'une survivance française au Manitoba\*

Richard ARÈS. S. J.

LES CONDITIONS que j'ai énoncées en vous les appliquant ont-elles encore des chances de se réaliser à votre sujet au Manitoba? Je me suis librement engagé à répondre à cette question, dans la conviction que ma participation à votre congrès serait incomplète si je ne l'abordais pas franchement, aussi franchement que je viens d'aborder la première question. Je reprends donc les deux conditions mentionnées et j'essaie de déterminer jusqu'à quel point chacune est ici réalisable pour l'avenir.

### Du côté du peuple

Et d'abord, quelles chances y a-t-il qu'il se trouve encore demain au Manitoba un peuple qui se fera porteur de la langue et de la culture françaises? La réponse à cette question, c'est vous qui l'avez et qui la donnerez, car toujours vous demeurerez, comme je vous le disais tout à l'heure, les premiers et principaux artisans de votre destin en cette province.

Aussi les chances de survie du français y sont-elles liées, je ne dis pas uniquement, mais principalement, à la qualité, à la fermeté et à la ténacité de votre *vouloir-être-français*. Toute communauté nationale, en effet, si elle se fonde d'abord sur un fait de nature, est aussi et ensuite un fait de volonté: le fait d'hommes et de femmes marqués au sceau d'une même culture et qui veulent vivre ensemble précisément pour jouir des bienfaits d'une culture qu'ils estiment la meilleure pour eux, la plus propre à leur faire vivre une vie vraiment humaine. Si donc il doit y avoir pour le français un avenir au Manitoba, il faudra d'abord et avant tout que se maintienne chez le peuple franco-manitobain un vouloir-vivre équivalant aux difficultés que rencontre cet avenir, un vouloir-vivre fondé sur la conviction profonde que la survivance française, non seulement en vaut le prix, mais qu'elle n'aboutit pas à une impasse et qu'elle a un sens, bref sur la conviction que, pour le peuple franco-manitobain, il existe des raisons de vivre, et des raisons plus fortes que toutes les difficultés, que tous les doutes et que toutes les inquiétudes qui l'assaillent aujourd'hui.

Ces raisons, vous les connaissez, du moins les traditionnelles, celles que l'on vous sert et dont vous vivez depuis

\* La première partie de cette conférence prononcée au Manitoba a paru dans *Relations* d'octobre 1964.

— « Il faut participer pour comprendre. »

Personne d'entre nous ne voudra réellement transformer sa manière d'agir sans avoir, au préalable, découvert dans la participation aux souffrances des moins fortunés, l'irrésistible appel du Christ Pauvre et de son désir toujours ardent de bâtir avec nous son Église des pauvres.

Scolastic de l'Immaculée-Conception,  
Montréal.

toujours. On vous a dit, et je pourrais aussi vous le redire longuement, que votre langue et votre culture méritent toute votre estime, car elles ne le cèdent à aucune autre au monde en valeurs humaines et chrétiennes, et qu'en conséquence, pour vous, vouloir rester français ne peut équivaloir, du moins en principe, à accepter de mener une vie humainement diminuée et inférieure, alors que le type humain que vous représentez est l'un des plus achevés, l'un des plus beaux et l'un des plus civilisés qui soient.

On vous a dit aussi — et rien ne serait plus facile pour moi que de reprendre ce thème — que vous vous devez d'être fidèles à vous-mêmes, fidèles au peuple dont vous êtes aujourd'hui les représentants, fidèles à ceux qui vous ont précédés comme à ceux qui viendront après vous; que vous êtes le chaînon qui relie le passé à l'avenir et que si ce chaînon lâche et cède, c'est tout l'avenir qui est compromis et tout le passé qui devient inutile.

On vous a dit cela maintes et maintes fois et je pense que vous en êtes convaincus. Aussi, permettez-moi de ne pas insister sur ces raisons et de faire valoir plutôt auprès de vous une autre raison, moins traditionnelle, mais qui prend de plus en plus d'importance et d'actualité.

Notre pays, le Canada, vous le savez, vit présentement une époque capitale et décisive de son existence; c'est, pourrait-on dire, une époque où l'histoire, arrivée à la croisée des chemins, hésite sur la route à prendre. La province de Québec est en effervescence, toute une jeunesse ardente y crie à pleins poumons: liberté, séparation, indépendance. Troublé et inquiet, le gouvernement central multiplie actuellement les preuves de sa bonne volonté et cherche à réparer les erreurs et les injustices du passé. Mais la crise n'en persiste pas moins et personne ne sait au juste comment elle se dénouera. L'histoire qui hésite à la croisée des chemins prendra-t-elle la route de l'indépendance du Québec ou celle d'une nouvelle Confédération associant dans l'égalité partout au Canada les deux principales communautés linguistiques et culturelles du pays? La réponse dépend, sans doute, d'une foule de facteurs, mais aussi, d'une certaine manière, du rôle que vous accepterez de jouer en la circonstance: si vous vous en tenez au rôle de spectateurs, l'histoire fera son choix sans vous et vous laissera pour compte le long de sa route; mais si vous vous décidez à jouer un rôle d'acteurs, l'histoire peut s'infléchir dans votre sens et vous